

—Ah ! mon oncle ! s'écria de Morvan, revenu un peu de sa surprise, pourquoi m'avoir laissé ignorer jusqu'à ce jour qu'il y avait sur la terre quelqu'un qui m'aimait ?

—Il le fallait, Louis ! Un homme ne devient fort qu'à la condition d'être le fils de ses œuvres ! bien ne développe une nature d'élite comme l'isolement et l'abandon ! Tu devais te former toi-même ! car je te le répète j'avais besoin, pour venger ton père d'un cœur intrépide et d'un bras vaillant !... Si je t'avais trouvé indigne de remplir cette mission sacrée, je ne me serais jamais fait connaître !... Je me serais contenté de te donner de l'or pour assurer ton bien-être et ton indépendance, mais jamais ma main n'aurait serré ta main !...

—Et mon père est mort entre vos bras, mon oncle ? dit de Morvan.

—Louis, je m'appelle de Montbars !... Oui, ton père est mort dans mes bras, mort assassiné par un monstre !... Ecoute-moi. Lorsqu'éclata cette sédition de 1675, qui fit couler tant de sang en Bretagne et te priva de l'amour de ton père, mon frère et moi nous dûmes nous exiler. Le comte de Morvan était un de ces hommes justes, inflexibles et fiers, qui vaincus par la force, mais sachant le bon droit et la justice de leur côté, préférèrent livrer leur tête au bourreau, à l'incliner devant le pouvoir victorieux ! J'eus donc toutes les peines du monde à décider mon pauvre frère à fuir ; ce ne fut qu'en lui parlant des services qu'il pourrait rendre encore un jour à la Bretagne, que je parvins à l'entraîner. Un navire partait pour les colonies ; nous y primes passage.

Notre voyage touchait à son terme ; déjà nous apercevions les Antilles françaises, quand une frégate espagnole s'empara de nous. Ton père et moi, transportés dans l'île de Cuba, nous fûmes vendus comme esclaves !

—Pauvre père ! s'écria Louis de Morvan.

—Alors commença pour nous une vie dont rien ne saurait te donner une idée. Toutefois je me hâte d'ajouter que notre orgueil l'emportant sur notre détresse, nous sûmes conserver mon frère et moi, dans notre abjecte position, notre dignité de gentilshommes. Notre détermination de n'accepter aucun outrage se lisait si bien dans notre regard, dans notre contenance, que le majordome dont nous dépendions n'osa jamais se livrer envers nous à sa sauvage brutalité, qui n'épargnait aucun de nos compagnons d'infortune.

Depuis une année que nous gémissions dans cette dure captivité, nous combinions, ton père et moi, un plan d'évasion, et nous étions à la veille de réussir lorsqu'un épouvantable événement arriva.

La femme de notre maître, — la femme la plus adorablement belle et la plus infâme qui ait jamais existé, — avait pour amant un des secrétaires de son mari. Surprise une nuit à un rendez-vous, elle réussit à faire échapper son complice, et pour s'excuser, elle accusa ton père de l'avoir attirée dans un guet-apens. Notre maître, — c'était un grand seigneur espagnol, à l'orgueil indomptable et au cœur sans pitié, — notre maître comprit parfaitement que sa femme mentait ; mais il affecta de la croire, car ce mensonge permettait de sauver son honneur.

Mon père, aussitôt arrêté, comparut devant ce maître. En vain voulut-il se défendre, expliquer sa conduite, prouver son innocence : on se refusa à l'entendre, on le bâillonna.

Alors je me jetai aux genoux de notre maître, entends-tu Louis ? à ses genoux, répéta Montbars en pâlisant ; on me bâillonna aussi. Plus tard, je te raconterai, si tu le désires, cette aventure dans ses moindres détails ; l'essentiel aujourd'hui, c'est que tu connaisses le crime que tu as à venger.

Il fallait, pour sauver l'honneur de sa femme, un exemplé. Le grand d'Espagne, quoique parfaitement convaincu de l'innocence de ton père, n'hésita pas à le sacrifier : il le condamna à mourir sous le fouet !

—Mon père !... s'écria de Morvan avec une expression de rage et de douleur qui atteignait jusqu'au délire, mon père, dites-vous, de Montbars, à été condamné à mourir sous le fouet !... Oh ! c'est impossible, impossible !

—Et la sentence rendue, reprit le boucanier avec un calme effrayant, s'exécuta séance tenante.

De Montbars se tut ; de Morvan sanglotait !

—Mon oncle ! s'écria le jeune homme après un instant de silence ; le nom de l'assassin ! son nom, je vous en conjure ! Oh ! à présent, je suis sûr de me sauver ! Rien ne pourrait me retenir ! Aucune balle ne saurait m'atteindre !... J'ai mon père à venger !... Dieu me protégera ! Le nom de l'assassin, mon oncle, le nom de l'assassin, je vous en conjure !...

De Montbars hésita.

—Le moment n'est pas encore venu de te le dire, répondit-il. Cette nuit, avant de nous évader, je te remettrai une lettre contenant toutes les indications nécessaires à ta vengeance... Si je suis tué, ce que je ne crois pas, tu ouvriras cette lettre ; sinon tu me la rendras.

—C'est bien, mon oncle, j'obéirai.

Le reste de la journée passa, pour les deux prisonniers, rapide comme une heure.

De Morvan ne cessait d'interroger son oncle, et le boucanier parlait de son frère !

Enfin minuit sonna.

—Louis, dit de Montbars, embrasse-moi et partons !

Le boucanier attacha l'échelle de corde aux barreaux restés intacts !

—A présent, Louis, reprit-il, à genoux ! demandons à Dieu son aide et son appui.

Les deux de Morvan s'agenouillèrent ; puis après avoir prié, ils se levèrent en même temps et tous les deux s'élançèrent vers la fenêtre.

—Arrête ! Louis, s'écria le boucanier en saisissant le chevalier par le bras, je dois passer le premier !

—Non, mon oncle, dit le jeune homme ! Il est juste, si nous tombons dans un piège qui nous est tendu, que je sois la première victime ! Vous, vous êtes puissant ; moi, je ne suis rien : la vengeance de mon père resterait donc mieux placée dans vos mains que dans les miennes !

—Louis, répondit le boucanier, une fois pour toutes, retiens bien ceci : tu es la seule personne sur la terre qui parle à mon cœur ; eh bien ! le jour où tu me résisterais, je te briserais sans pitié ! Que veux-tu ! enfant, il faut savoir aimer un ami avec tous ses défauts. Pardonne et excuse ma violence, mais l'habitude de l'action et du commandement m'a fait une nature nouvelle : je ne puis supporter un obstacle ; il faut que tout plie sous ma volonté. Voyons, reprit le boucanier avec douceur, ne tortile point ainsi ta moustache ; que diable ! de toi à moi, l'amour-propre ne doit pas exister. Louis, laisse-moi passer, te dis-je ! si l'on me tue, eh bien ! tu me vengeras !

Legoff s'assura que ses pistolets, retenus à sa taille par une corde, étaient en bon état, serra une dernière fois la main de son neveu, mit son poignard entre ses dents, et passant à travers les barreaux coupés, il s'élança dans l'espace ; de Morvan s'empressa de le suivre !

Au même instant, un coup de tonnerre retentit, et l'orage qui menaçait depuis longtemps éclata avec violence !

Quoique le geôlier eût assuré à de Mont-

bars et à de Morvan avec les serments les plus solennels, qu'il avait éloigné la sentinelle, les fugitifs, qui connaissaient le double jeu du misérable, n'ajoutaient aucune foi à sa parole : aussi, quand de Montbars jugea se trouver près du sol, s'arrêta-t-il un instant pour prendre le poignard qu'il tenait entre ses dents.

Par malheur une furieuse rafale de vent fit un moment vaciller l'échelle, et le boucanier, en se retenant des deux mains pour ne pas perdre l'équilibre, laissa échapper son poignard.

Craignant que la chute de son arme n'eût donné l'éveil au factionnaire, de Montbars hésita s'il abandonnerait l'échelle et sauterait à terre.

Toutefois, quelques secondes s'étant écoulées, et aucun bruit n'arrivant jusqu'à lui, il continua de descendre.

De Morvan le suivait de près.

Le boucanier atteignit bientôt l'extrémité inférieure de l'échelle : ses pieds ne rencontrèrent pas le sol !

A l'instant une idée affreuse se présenta à son esprit : il prit sa bourse qui était pleine d'or et la jeta.

Trahison ! il n'entendit pas l'or rebondir.

Ses soupçons se changèrent en certitude.

—Louis ! cria-t-il vivement, prends bien garde ! nous sommes suspendus au-dessus d'un précipice !

De Morvan, à quoi bon le répéter, était doué d'une bravoure hors ligne ; et pourtant ces terribles paroles le glacèrent d'effroi.

—Du courage, mon fils, reprit de Montbars, comme s'il eût deviné l'émotion du jeune homme, remonte l'échelle !

—Je ne puis, murmura de Morvan. Je ne puis !

—Aurais-tu peur ?...

—Oui, dit le jeune homme en se cramponnant de toute l'énergie de ses muscles à la corde, oui, j'ai peur ! Oh ! ne me méprisez pas, mon oncle ! je ne crains pas la mort... mais mon bras refuse d'obéir à ma volonté !

—Tiens bon, mon enfant, tiens bon me voici, répondit le boucanier qui se mit à gravir à la force des poignets et avec une vigueur surhumaine l'espace qui le séparait de de Morvan. A présent, passe les bras autour de mon col...

—Non, Montbars, s'écria de Morvan, non : je ne veux pas accepter ce généreux et inutile secours qui vous perdrait sans me sauver !... Tâchez de regagner la prison, alors vous attirerez l'échelle à vous !... Dépêchez-vous... je sens que mes forces m'abandonnent !...

—Mon Dieu, que de temps perdu !... Allons vite, te dis-je, tes bras autour de mon col, et ne crains rien... ceci n'est qu'un jeu pour moi !

—Non !... non !... de Montbars. Il faut que vous viviez pour venger mon père et porter à Nativa mes derniers adieux... ma dernière pensée d'amour !...

—Malédiction sur ta générosité ! s'écria le boucanier, tu ne comprends donc pas, Louis, que je ne t'abandonnerai pas... que chaque seconde qui s'écoule me fatigue horriblement... Allons, au nom de ton père, passe tes bras autour de mon col... et laisse-moi faire.

Le boucanier, joignant l'action à la parole, se glissa entre la corde et le jeune homme, de façon que celui-ci, sous peine de lâcher prise, dut obéir !...

Alors se passa une scène que l'imagination n'ose concevoir, que la plume est impuissante à retracer !...

L'échelle, violemment secouée par la tempête, balançait les deux fugitifs au-dessus de l'abîme, et les frappait contre les murs de la prison...

(A continuer.)